

## Des films

Gilles Fumey

14 octobre 2007

# L'assassinat de Jesse James par le lâche Robert Ford (Andrew Dominik)



Les Etazuniens (pour écrire comme Cassandra) aiment leur géographie. Ils ne la connaissent pas comme jadis nos lauréats du certificat d'études connaissaient les départements. Mais on pariera que les images de l'Ouest, ou ce qui en tient lieu, les hantent autant que les listes toponymiques d'autrefois. Leur histoire est aussi la matière première préférée des cinéastes qui revisitent des personnages mythiques comme les Européens du 19<sup>e</sup> siècle ont créé la Gaule avec Vercingétorix, l'Allemagne avec Arminius, rebaptisé Hermann, vainqueur des Romains, l'Angleterre et son barde Ossian et la Suisse avec Guillaume Tell.

Mais les Etazuniens vénèrent des gloires moins glorieuses : ici, Jesse James (un Brad Pitt très convaincant), certes fils de pasteur, mais tueur d'après guerre de Sécession dans la bande du sanguinaire William Quantrill, terreur des populations et héros dans les journaux. Comme Billy le Kid dans le Missouri ou Mandrin dans le Dauphiné, ils braquent les hommes d'argent et prennent la défense des petits. Encore qu'ici, c'est plutôt de cynisme, de tyrannie, de mépris et d'arbitraire, voire de terreur qu'il s'agit. On verra un insurgé et un shérif incarner l'idéal étazunien, un idéal inquiétant, puisque les deux hommes tuent Jesse James dans le dos, comme des traîtres. Ce qui vaudrait, selon le critique J.-L. Douin, une " autopunition " aux Etats-Unis.

### Les paysages mélancoliques et le *cow boy* déprimé

Il faut imaginer le Kansas des années 1880. Les émigrés, isolés au milieu de leur *township*, vivent protégés par le pistolet. La violence est courante, les bandits de grand chemin et de chemin de fer oeuvrent à l'insu des polices. Dix Etats se mobilisent contre Jesse James - dont l'*ego* enfle, jusqu'à la bien contemporaine " fatigue d'être soi " qui le conduit à la dépression. Le héros sudiste devient alors un déclassé, un homme fatigué qui écrit au ralenti les dernières années de sa vie et tente de garder belle allure et verbe haut, donnant au film un climat

mortifère. Le Sud écrasé par le Nord est dans ce regard mélancolique d'un homme surarmé et élégant.

Néo-zélandais, le réalisateur Andrew Dominik a délibérément allongé les plans. Les paysages sont déployés dans toute l'ampleur que donne le moindre relief des *bad lands* du Missouri pour filmer la profondeur du paysage. " *La psyché de l'Amérique* " que traque Dominik, selon ses propres mots, passe par un film des saisons : l'automne finissant avec le braquage du train, l'hiver long et langoureux des Grandes Plaines, le printemps qui pointe son nez dans les dernières séquences.

### **Le western, plus que jamais**

*Jesse James* remet, une nouvelle fois, le western comme l'une des meilleures scènes géographiques des Etats-Unis. Mieux que *Deadwood*, série télévisée sur les pionniers, *Jesse James* rouvre le paysage de la Grande Prairie qui fut le lieu préféré de l'Amérique en son miroir cinématographique, bien avant Hollywood. Tous les héros du cinéma ont touché à cette dramaturgie paysagère, depuis *The Great Train Robbery* (1903), jusqu'aux grandes figures que furent Tom Mix, William Surrey Hart, John Wayne et même Ronald Reagan qui allait devenir président de la fédération. Hollywood conduira le genre du western à l'âge d'or, grâce au talent d'un John Ford, Howard Hawks, Raoul Walsh, Anthony Mann, King Widor. Les *western spaghetti* reprendront le flambeau après l'éclipse des Sixties, et Sergio Leone fera encore rêver sur les cow boys que les hippies affectionnent, Clint Eastwood que *Pale Rider* porte comme une référence indépassable des mythes de l'Ouest.

Certes, le film d'Andrew Dominik, tiré du roman de Ron Hansen (traduit aux éditions Buchet-Chastel), est surtout un film sur la fin de la vie de Jesse James, cow boy asthénique dont on ne sait s'il s'est livré le 3 avril 1882 à la gâchette des frères Charles et Robert Ford (un extraordinaire Casey Affleck). La dérélition du film, la musique entêtante qui accompagne le lent déroulé des paysages, sonne comme une forme de plainte nationale. Celle d'un peuple au regret d'avoir mené une histoire aussi dramatique sur cette scène de l'Ouest. Car ici, le renouveau indien pourrait bien nous valoir, dans les années qui viennent, des films de repentance comme le Viêtnam en a offert. C'est ainsi que les Etazuniens pratiquent la géographie de leur pays.

Compte-rendu : Gilles Fumey